

Emmanuelle Pagano : Sur l'arbre

Mon mari est accordéoniste. Il fait les bals, les mariages, les anniversaires, les départs en retraite, et parfois il accompagne les parlottes des soirées culturelles, lectures, poésie, découverte du terroir. Je l'ai rencontré au mariage de ma meilleure amie. Je m'ennuyais tellement que je m'étais mise à regarder les gens. J'ai toujours un livre dans mon sac, mais j'avais peur de paraître malpolie en le sortant. Alors je regardais les gens, et ils étaient tous si serrés, engoncés. Un seul ouvrait les bras, et c'était lui. Pour faire de la musique il embrassait l'air, il accueillait un invisible corps de femme, il respirait à grands gestes. Je suis tombée dans l'ouverture de ses bras, puis j'ai parié sur son sourire, et j'ai su que je l'épouserai. Au sens propre j'ai voulu remplir ce creux, cette soufflerie, me mettre dans sa poitrine, être ce corps, cette harmonie, cet accord.

Je ne suis pas dans la musique, moi c'est tout le contraire, je suis dans le bruit. Le bruit des arbres et des machines-outils. Les grincements, les déchirures, les tapages et les craquements, les stridences, les boursouflures des moteurs. Je ne suis pas dans l'ouverture des bras, moi, plutôt dans la dureté des cuisses autour des branches. Je suis élagueur indépendante. Je ne dis jamais élagueuse, les élagueuses sont toujours des machines, des outils, perches-élagueuses, tronçonneuse élagueuse. Je ne veux pas qu'on me prenne pour un objet. Je suis une femme. Élagueur donc, en

indépendante. Et d'ailleurs on ne dit pas mannequin, écrivaine des fois si, mais pas toujours. On ne dit pas sentinel non plus. En haut des arbres menaçant de casser, je suis une sentinelle. Si j'étais un homme je serai toujours une sentinelle. Je vois loin. Et d'en bas je vois loin aussi, mais dans le temps. J'observe. Je projette. Je regarde les frondaisons et je sais le futur de l'arbre. Je grimpe parfois si haut que je me crois perchée dans l'avenir des hommes et du paysage.

Mon mari lui a toujours les pieds sur terre, penché sur son accordéon. Il ne connaît même pas le nom des arbres.

Il n'a jamais bien compris pourquoi je faisais ce métier, pourquoi je m'entêtais à me perdre dans la tête des arbres, à couvrir mon visage de masques et de casques, à m'agiter dans le vacarme, pour gagner trois francs six sous. C'étaient des francs encore quand notre couple tenait le coup. Maintenant qu'on se dispute, c'est en euros qu'on fait les comptes. Avant, il me regardait en levant les yeux et je descendais en rappel le long des écorces pour m'appuyer sur sa poitrine musicale. J'entendais les bruits de son cœur, rythmés par le désir, désordonnés. Maintenant, il voudrait que je descende définitivement des fayards pour me mettre au foyer. Pourtant lui je ne l'ai jamais vu fendre une seule bûche, malgré l'amplitude de ses bras.

Il aimait bien au début venir me voir sur les chantiers. Je crois qu'il me trouvait sexy sanglée et la trançonneuse dans le dos, et quand je la prenais à deux mains, les cuisses serrés sur une branche

solide, quand je la mettais en route, quand je lui criais de se pousser dans le grand barouf déchiré de la branche sacrifiée, il me désirait. C'est fini maintenant, même si je fais toujours le ludion, dans les frênes, la ludionne non, ça n'existe pas. Je n'ai plus qu'à descendre de l'arbre.

Emmanuelle Pagano: Auf dem Baum

Mein Mann ist Akkordeonist. Er spielt auf Bällen, Hochzeitsfeiern, Geburtstagen und Pensionierungen und manchmal begleitet er Plaudereien auf Kulturabenden, Lesungen, Lyrik, Verkostungen von Spezialitäten. Ich bin ihm auf der Hochzeit meiner besten Freundin begegnet. Mir war derart langweilig, dass ich anfing, die Leute zu betrachten. Zwar habe ich immer ein Buch dabei, aber aus Angst, unhöflich zu sein, holte ich es nicht aus der Tasche. Also betrachtete ich die Leute, sie waren alle steif und zugeschnürt. Nur einer breitete die Arme aus, und das war er. Zum Musizieren umarmte er die Luft, empfing einen unsichtbaren Frauenkörper, atmete mit großen Gebärden. Und ich fiel in die Öffnung seiner Arme, setzte alles auf sein Lächeln und wusste, ich würde ihn heiraten. Diese Leere, dieses Schnaufen wollte ich buchstäblich ausfüllen, ich wollte mich in seine Brust kauern, dieser Körper sein, diese Harmonie, dieser Akkord.

Meine Welt ist nicht die Musik, sondern im Gegenteil, das Geräusch. Das Geräusch der Bäume und der Werkzeug-Maschinen. Das Kreischen, Reißen, Krachen und Knirschen, das Gellen und Schwellen der Motoren. Nicht das Ausbreiten der Arme, sondern die Härte der Schenkel, die sich fest um die Äste pressen. Ich bin selbständige Baumschneiderin. Ich sage nie Baumschneider. So heißen die Geräte und Werkzeuge, wie der Teleskop-

Baumschneider. Ich will nicht nach einem Gegenstand klingen. Ich bin eine Frau. Also Baumschneiderin, und zwar selbständig. Andererseits sagt man auch nicht Modeleuse sondern Model, Autorin zwar, aber nicht Romancière, oder selten. Umgekehrt heißt es ja auch nicht Wachter. Hoch auf den Bäumen, die zu brechen drohen, bin ich eine Wache. Und wär ich ein Mann, so bliebe ich doch eine Wache. Ich sehe in die Ferne. Sogar von unten, allerdings in die Ferne der Zeit. Ich beobachte. Plane. Betrachte das Laubwerk und kenne die Zukunft des Baums. Manchmal klettere ich so weit hinauf, dass mir scheint, als hockte ich im Morgen der Menschen und der Landschaft.

Mein Mann bleibt immer mit beiden Beinen auf der Erde, über sein Akkordeon gebeugt. Weiß nicht einmal, wie die Bäume heißen.

Er hat nie recht verstanden, warum ich diesen Beruf ausübe, warum ich mich darauf versteife, behelmt, mit Schutz für Gesicht und Gehör, durch die Kronen und den Lärm zu krauchen, und das alles für bloß ein paar läppische Franc. Denn damals, als unsre Beziehung noch hielt, da waren es Franc. Jetzt, im Streit, rechnen wir in Euro ab. Früher sah er mir noch zu und hob dabei den Blick, dann seilte ich mich ab, entlang der Rinde, um mich an seine musikalische Brust zu lehnen. Ich hörte die Geräusche seines Herzens, den chaotischen Takt des Begehrens. Jetzt möchte er, dass ich endgültig von den Buchen steige und mich an den Herd stelle. Dabei habe ich ihn nie einen einzigen Scheit spalten sehen, trotz der Weite seiner Arme.

Anfangs kam er gern zu mir auf die Baustelle. Ich glaube, er fand mich sexy mit den Gurten und der Motorsäge auf dem Rücken, und wenn ich sie mit den Händen packte, die Schenkel fest um einen bruchsicheren Ast gepresst, wenn ich sie anließ und ihm im berstenden Krach des geopferten Astes zurief, aus dem Weg zu gehen, dann begehrte er mich. Jetzt ist es vorbei, auch wenn ich noch immer den Flaschenteufel spiele, in den Eschen, nicht die Flaschenteuflin, denn die gibt es nicht. Dann steig ich wohl besser vom Baum.

Aus dem Französischen von Nathalie Mälzer-Semlinger